



CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Quelques conférences à Paris par M. PHAM-QUYNH ; — *L'Alternative* par M. ALBERT VIVIÈS ; — *Pastels d'Orient* par E. MÉTAIREAU ; — *La Cantate Angkoréenne* par ARENO IUKANTHOR

EN un volume édité à Hanoi par M. Lê-van-Phuc (Imprimerie Tonkinoise), M. Pham-Quynh a réuni les « quelques conférences » prononcées par lui à Paris, au cours de son dernier séjour en France. Ces conférences ont trait aux sujets suivants : l'Évolution intellectuelle et morale des Annamites, la Poésie annamite, l'Évolution de la langue annamite, le Problème de l'éducation des races, le Rôle de l'A. F. I. M. A.

Je laisse délibérément de côté celles de ces conférences qui, par la nature du sujet traité, sont hors du champ de la critique littéraire des *Pages*. Je m'occuperai seulement de la poésie annamite.

M. Pham-Quynh en a parlé avec compétence, talent et clarté. Les pages de son livre qui reproduisent son intéressante étude constituent, à mon sens, un des meilleurs aperçus en langue française sur la question. Les exemples qu'il cite sont pertinents et suggestifs, le style aisé et poétique, en harmonie avec le sujet.

Voici le début de cette conférence :

« C'était une nuit de lune, sur la rivière de Hué. Suivant une habitude chère aux lettrés et aux artistes de la Capitale, nous avions, mes amis et moi, loué un de ces sampans à demi-couverts qui, par les nuits claires d'été, promènent sur la « Rivière des Parfums », les amoureux et les poètes, comme le font les gondoles de Venise. Nous voguions lentement, loin de la ville, remontant la rivière dans la direction des tombeaux impériaux qui sont, peut-être, de tous les sites de la terre, les plus poétiques par le charme d'indéfinissable mélancolie qui s'en dégage. Tout était calme sous la lumière blanche de la lune. On n'entendait que le bruit de la rame poussée, d'une main nonchalante, par notre jeune sam-

panière. Devant la beauté du paysage, nous nous mîmes à réciter des vers. L'un d'entre nous, qui était poète, en improvisa quelques uns. Mais avec la sévérité qui distingue les jeunes littérateurs, nous étions d'accord pour trouver que ni les vers anciens ni les vers modernes n'étaient capables d'exprimer toute la poésie intense éparse dans l'espace et qui nous pénétrait tous à cette heure divine de la nuit où l'âme se sentait en accord avec le rythme de l'universelle harmonie. Tout-à-coup, une voix s'éleva au milieu du silence à peine troublé par notre conversation. C'était notre jeune sampanière qui, empoignée elle-même et peut-être à son insu par la grandeur du spectacle, chantait une de ces chansons populaires, si mélodieuses, si douces qu'elles semblent des voix de la nature s'exhalant d'elles-mêmes du silence de l'espace. Elle chantait sur le rythme des «chansons de sampaniers» qui consiste à allonger la voix de telle sorte qu'elle suive le mouvement même de la rame. Elle chantait : « Le vent qui souffle incline les jeunes branches de bambou. . . »

J'entends, de ce côté-ci du fleuve, le son de la cloche de la pagode voisine et, de l'autre côté, le chant du coq qui annonce les veilles. . . »

A entendre cette chanson si simple et, en même temps, si évocatrice qu'il nous semblait percevoir réellement l'écho lointain d'une cloche et d'un chant de coq, — seuls bruits qui convenaient à un tel paysage et qui lui manquaient en effet, — nous eûmes, pendant un instant, l'impression de la vraie poésie. Autant nous avions été sévères en jugeant les vers savants et compliqués des poètes anciens et modernes, autant nous fûmes d'accord pour reconnaître dans cette chanson si simple, création en quelque sorte spontanée de l'âme populaire, cet accent profond et indéfinissable qui révèle le fond de poésie de notre race. . . »

L'auteur étudie la poésie populaire et comment elle s'est transformée, est devenue littéraire en passant du peuple à l'élite. Il insiste sur les berceuses, sur les chansons d'amour, en souligne les caractéristiques : brièveté et délicatesse.

« Certains villages, dit-il, obéissant à une tradition originale et charmante, réunissaient aux jours de fête, principalement à la fête de mi-automne où la lune, dans toute sa pureté, inonde d'une blanche lumière la vaste étendue des rizières et la cime frissonnante des bambous, les jeunes gens et les jeunes filles et instituaient des concours de chansons. Les jeunes gens chantaient, les jeunes filles répondaient, improvisant des vers nouveaux sur le thème ancien de l'amour, et ces duos poétiques duraient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jury de notables retenait les meilleures chansons et décernait les prix : quelques boîtes de thé pour les garçons, pour les filles une couvre-seins ou une ceinture en soie rose. . . »

A propos des poésies d'amour, M. Pham-Quynh cite la plainte de la femme qui révèle à son amoureux qu'elle est en puissance de mari et lui demande pourquoi il n'a pas parlé de mariage avant qu'elle ne soit captive comme l'oiseau enfermé dans sa cage, comme le poisson qui a mordu à l'hameçon. Et il ajoute :

« La jeune femme annamite qui exhale ces plaintes tristes n'est pas sans aspirer au droit à la vie et à l'amour qui tourmente tant ses romantiques sœurs d'Occident. Mais la discipline sociale est tellement forte chez nous que ces révoltes individuelles finissent toujours par se résoudre en une sorte de résignation stoïque qui n'est pas sans beauté et sans grandeur. Dans ces conflits de l'amour et du devoir, c'est le sentiment du devoir qui toujours triomphe. Et ce sentiment comporte parfois de tels scrupules, de telles délicatesses qu'il atteint jusqu'aux hauteurs du sacrifice,

d'un sacrifice total, complet, qui est presque de l'héroïsme. Je ne peux pas ne pas me rappeler ici cette anecdote classique si connue chez nous d'une jeune femme de la noblesse chinoise qui, mariée, reçoit un jour d'un jeune homme qui l'aimait deux perles en souvenir de leur amour passé. Elle les a acceptées et cousues dans un pan de sa robe. Mais, à la réflexion, elle les enlève et les renvoie au jeune homme avec, dit-elle, deux larmes, en y joignant une poésie infiniment noble, dans laquelle elle le remercie de sa délicate attention, et dit qu'elle ne peut plus, sans forfaire à l'honneur, accepter de tels souvenirs. Cette poésie, toutes nos femmes et nos filles la savent par cœur.

Il arrivera peut-être un jour où, avec les progrès de l'instruction occidentale et le contact de la civilisation moderne, les femmes annamites, comme leurs sœurs d'Occident, — puisque telle est, paraît-il, la loi du Progrès — revendiqueront, elles aussi, ce qu'on est convenu d'appeler leur droit à la vie et à l'amour. Mais, tout égoïsme masculin mis à part, nous souhaiterions que nos compagnes et nos sœurs conservassent toujours intact ce haut sentiment du devoir qui a fait la force de notre famille et la vitalité de notre race.

Dans cette intéressante étude à vol d'oiseau des productions poétiques de l'Annam, M. Pham-Quynh n'a point omis de consacrer, comme il convenait, un passage important au chef-d'œuvre de Nguyễn-Du, *Kim-Vân-Kiêu*. Il en a indiqué, en termes heureux, les qualités marquantes.

Ce livre, agrémenté d'une préface de M. l'Administrateur Châtel, offre, à côté du texte français, la traduction en *quốc-ngu*. A ce titre, il charmera à la fois lecteurs français et lecteurs annamites, plus spécialement même « francisants » et « annamitisants ».

Les idées de M. Pham-Quynh, toujours judicieuses, sont exprimées dans une langue correcte, imagée, et qui plaira. Justifiant les vers fameux, la pensée de l'auteur s'est énoncée clairement parce qu'elle a été bien conçue.

*
* * *

Nous avons lu de M. Albert Viviès, l'avocat saïgonnais bien connu, *Sacrilège*, roman de mœurs bolchevistes publié, l'an dernier, aux Editions des *Tablettes*. Dans son nouveau livre *l'Alternative* (1), l'auteur a choisi pour sujet un cas de conscience curieux, d'une émouvante grandeur et, d'ailleurs, historique.

Il s'agit de *l'alternative* qui se posa en 1867 dans l'âme du grand mandarin Phan-Thanh-Giang, Gouverneur des provinces occidentales de Cochinchine au nom de Sa Majesté l'Empereur de l'Annam.

Ayant constaté les bienfaits de la « paix française » dans la province de Saigon en contraste avec les troubles, désordres et pillages qui sévissaient ailleurs, ce mandarin avait acquis la ferme conviction que l'extension de la tutelle française à tout le pays serait le salut pour celui-ci.

Il hésitait cependant à réaliser cette idée et à faire hommage à l'Amiral de la Grandière des territoires dont il avait la charge.

(1) Edition des *Tablettes* (S. Raphaël. Var)

Assurer ainsi le bonheur de son peuple n'était-ce pas, en même temps, commettre une félonie vis-à-vis de la dynastie régnante qui avait placé sa confiance en lui? N'était-ce pas trahir ses frères de race?

Cruelle *alternative*, conflit de devoirs d'une sublime noblesse et tel qu'il ne s'en produisit sans doute jamais de plus angoissant dans une conscience humaine.

Et voici le dénouement. Phan-Thanh-Giang fit à la France, représentée par l'amiral commandant en chef, remise des provinces qu'il se décidait à placer sous sa protection, et, quelques jours après, se donna la mort.

« Ce fut grandiose et simple. En termes dignes, où n'entrait ni colère ni faiblesse, Phan-Thanh-Giang remit son commandement.

L'Amiral de la Grandière, ému et ne craignant pas de le laisser paraître, le reçut avec grand honneur et lui dit le respect qu'il avait pour son courage, l'assurant, en même temps, que la France saurait se souvenir de son geste.

A cela Phan-Thanh-Giang répondit qu'il ne voulait rien pour lui-même mais qu'il sollicitait tout pour ses administrés confiés par lui à la France comme à la plus apte et la plus digne de faire leur bonheur.

Le drame était accompli.

Le mandarin, ayant quitté le vaisseau, trouva sur la berge une foule d'indigènes anxieux. Quelques exaltés murmuraient...

L'homme qui sortait à peine de l'alternative où il avait étouffé si longtemps, trouva encore l'énergie de haranguer son peuple, l'exhortant au calme et à la reconnaissance.

Il leur représenta que les Français, s'ils étaient de rudes combattants, tenaient à honneur de se montrer généreux, humains suivant leur naturel, et que gratitude leur était due pour les bienfaits de la paix qu'ils donnaient aux Annamites.

Il cita, de mémoire, les ordres donnés par les Amiraux à leurs officiers et aux troupes : « Vous serez équitables, bienveillants, affables pour le peuple inoffensif. Vous le protégerez contre les brigands. Vous ne chercherez pas à étendre les possessions françaises; les gens du dehors seront considérés plutôt en alliés qu'en ennemis ».

— Ces ordres ont été suivis, ajouta-t-il d'une voix forte ! J'ai vu moi-même le bonheur de ceux d'entre vous qui vivent sous le drapeau français. J'ai tout fait, mais en vain, pour engager mon gouvernement dans une conduite respectueuse des traités.

Hélas ! votre tranquillité et votre bonheur n'ont d'égaux que la misère et le malheur de vos compatriotes du Sud-Ouest restés la proie des mandarins !

J'ai voulu uniquement leur bien ; si j'ai forfait à l'honneur, que les Ancêtres me blâment et me condamnent !

Ayant ainsi parlé, il partit, salué par la population, cependant que, du bateau amiral, les honneurs étaient rendus.

.....

Quelques jours plus tard, Phan-Thanh-Giang, retournant à Vinh-Long, remontait le Grand Fleuve.

Dans son âme forte, il avait, dès longtemps, décidé qu'après avoir libéré son peuple, il partirait vers les régions extra-terrestres rejoindre ses Ancêtres et ses Juges.

L'idée de la mort prochaine ne le tourmentait pas ; sa sérénité était grande comme celle des martyrs...

... Un peuple immense l'attendait. Depuis son départ, les rapines et les incendies étaient devenus innombrables. Tous les habitants de l'Ouest, en fuite, refluaient vers la Cité pour y chercher refuge. L'arrivée du Gouverneur ranima les courages inquiets.

Mais lui ne voulut pas se rendre dans son palais. La France seule désormais régnait là. Il rassembla sa famille et se fit transporter en barque dans la grande île qui repose, au milieu du courant, en face de Vinh-Long.

Là, à l'ombre des banyans, fut construite, sur son ordre, une minuscule cabane, avec des troncs d'aréquier pour colonnes et des cloisons en paillote. Ayant fait ses adieux avec une sérénité impressionnante et fait préparer lui-même son cercueil, il se donna la mort par le poison, le 5 juillet 1867.

Cette mort fut lente à venir.

L'Amiral de la Grandière, avisé, envoya au chevet de Phan-Thanh-Giang les meilleurs médecins du corps expéditionnaire, mais le héros refusa leurs soins. Son âme resta ferme ; sa volonté ne fléchit pas...

... Une canonnière française fut envoyée par l'Amiral avec mission de conduire son corps jusqu'au canton de Bao-Thanh, dans la province de Bêntre, lieu de sa naissance où il avait désiré que fût son tombeau.

Son enterrement fut somptueux. Le peuple, averti, comprit le sublime sacrifice et en reçut une impression profonde. Il accourut aux bords de la tombe du héros mort pour lui.

La foule entourait le cercueil. Parmi elle, de nombreux officiers français.

Pendant la cérémonie principale des funérailles, la tempête menaça. La mousson qui soufflait du Sud-Ouest, apportait de gros nuages noirs. L'eau tombait, abondante et lourde.

La Cochinchine pleurait celui qui l'avait aimée jusqu'à lui sacrifier son honneur peut-être, son repos, son amour et sa vie ! »

Ce livre dont on ne saurait, je crois, méconnaître l'intérêt après la lecture d'une aussi belle page, est malheureusement d'un style inégal, très inégal.

Certains passages pleins de couleur et de mouvement, d'une belle envolée poétique qui en font de véritables poèmes en prose, voisinent trop souvent avec des pages d'une écriture relâchée, prosaïque et parfois incorrecte. Ces réserves faites, tout en regrettant que M. VIVIÈS n'ait pas tiré du beau sujet choisi par lui le chef-d'œuvre que nous aurions pu avoir, nous devons dire que *l'Alternative* est un livre indochinois, dont le motif central sort de la banalité courante et qu'il faut lire, ne serait-ce que pour l'agrément d'y trouver les chapitres signalés plus haut où entraînent descriptif et vigueur picturale soulignent une action du plus vif intérêt, attachante, riche en péripéties curieuses, parfois tragiques, qui ne sauraient, de toute façon, laisser indifférents les « Français d'Asie ».

*
* *

Dans *Pastels d'Orient* (1), M. E. Métaireau dont nous connaissions déjà *Siecles et Crépuscules* (recueil de poèmes mentionné par V. Le Lan dans son *Essai sur la littérature Indochinoise*) a réuni les diverses pièces de vers qui lui furent inspirées par gens et choses d'Indochine durant son séjour dans ce pays.

(1) Agence Générale de Librairie et de Publications (7, rue de Lille, Paris)

Ce recueil contient nombre de vers harmonieux et pittoresques. En voici quelques uns :

Les riz mûrs ourlaient d'or les fourrés de roseaux...

.....

(Le Banian du Song-Cau)

Deux tigres moustachus s'élevaient à l'entrée...

Agriffés au faîtage et les membres tordus,

Des dragons de faïence à l'échine dorée

Roulaient leurs anneaux verts jusqu'aux pignons pointus.

(Ibidem)

.....

Incendiant les bois qui masquent les villages,

Le soleil a plongé comme un cerf - volant d'or.

De grêles aréquiers incrustent leurs feuillages

Sur le couchant qui saigne et qui frissonne encor.

(Fin du Jour)

.....

O roi des parcs fleuris de nos pays brûlants ;

Corbeille de rubis que Mai tend vers les nues ;

Manteau royal de pourpre étoilé de points blancs

Jeté sur la laideur des mornes avenues ;

Diadème de feu que ceignent les pagodes

Pour fêter le retour des premières moissons ;

Flamboient des ravins et des monts où tu brodes

Des guipures d'or rouge en pleines frondaisons ;

O Flamboyant divin que le cœur des Vestales

Eût entouré d'un culte ardent au bois sacré,

Quel bel hymne au soleil ton panache empourpré

Clame en jonchant le sol où saignent tes pétales !

(Le Flamboyant)

Dans la tiédeur des nuits sereines de juillet,

C'est nous qui fleurissons d'étoiles vagabondes

Les buissons noirs qu'au jour la tristesse endeuillait

Et qui flambent au choc de nos cohortes blondes

(Les Lucioles)

.....

Six heures. L'aube glisse en roseurs dans les branches.

Le frais verger s'éveille à son baiser vital ;

La rosée y blondit ses gouttelettes blanches

Et chaque feuille y puise un luisant de métal.

*La vie autour de moi clame une gaieté franche,
Partout où l'ombre fuit son prestige fatal,
La lumière joyeuse et chaude au cœur s'épanche,
La moindre flaque joue au prisme de cristal.*

*Les rayons plus brûlants tiédissent toutes choses ;
La liane Antigone ouvre ses grappes roses ;
Le flamboyant rutilé autour du lac en feu...*

(L'aube)

.

A côté de ces petits poèmes purement descriptifs, on trouve dans *Pastels d'Orient* des pièces d'un plus grand souffle et d'une allure plus large. Après *Nature* et *Paysages*, ce sont alors *Coins d'Ames*, *Parias* et *Grandeurs*. . . . Des vers simples mais exacts et suggestifs sont consacrés aux coutumes et aux gens de l'Annam :

*Gardez toujours intact le culte des ancêtres,
Ayez soin de l'autel où leurs noms sont inscrits ! . . .*

(L'ascète de Nui-Cam)

.

*J'ai toujours bien pesé les sentences à rendre,
Jugeant avec mon cœur plutôt qu'avec les lois.
Si le riche m'en veut de n'être pas à vendre,
On vénère mon nom sous les plus humbles toits.*

*Ce renom restera l'orgueil de ma lignée ;
C'est le plus bel avoir que je laisse à mes fils.
L'aisance m'a souri mais je l'ai dédaignée
Pour mon rôle de juge intègre et sans profits.*

*Je n'appréhende rien de l'au-delà tout proche,
Son mystère angoissant qui pèse sur nos fronts
Ne saurait apeurer une âme sans reproche :
Ma conscience a l'éclat pur des lacs profonds.*

*Quand mon cycle de vie aura repris sa chaîne,
Je rêve de revoir plus tard ce coin de plaine,
Comme, sur ses vieux nids, plane le marabou,
Et je serai payé largement de ma peine
Si ma stèle est encore en honneur et debout !*

.

(Un vieux mandarin)

La mort d'un sergent de tirailleurs annamites tombé au service de la France a encore inspiré à M. Métaireau un long poème d'où je détache les vers suivants :

*J'ai languï, j'ai peiné sans cri protestataire ;
Jamais mes lourds efforts n'ont été mesurés.
Je suis aussi français que tes fils préférés
Puisque voici mon sang qui coule sur ta terre.*

*Comme tant d'autres qui se complaisent au calme,
Loin des risques de guerre, en mon hameau lointain,
J'aurais pu sans tracas achever mon destin
Sous le chaume natal que caresse la palme*

*Des cocotiers que j'ai jadis plantés moi-même !
Ma mère et mes enfants ont pleuré mon départ.
Si dur que soit le sort, je n'offre pas ma part :
On doit savoir mourir pour le pays qu'on aime.*

*J'avais tant espéré vieillir dans mes rizières,
Arrondir l'héritage acquis par mes aïeux,
Et raconter aux miens les combats glorieux
Qu'illustrent aujourd'hui nos âmes meurtrières !*

*Oh ! je souffre . . . On dirait que j'ai l'âme arrachée . . .
Mon sang coule et se fige au sol . . . L'air est pesant . . .
Voici mon tour . . . Je veux répondre encor : « Présent ! »
Adieu, ma France aimée et ma pauvre nichée ! . . .*

.

Dans *Idylle*, il y a entre *Elle* et *Lui* un aimable badinage analogue à tant de ces propos galants que filles et garçons d'Annam échangent par les belles nuits de clair de lune. *Lui* qui est un sampanier raconte ainsi à sa partenaire quel genre d'existence il mène chaque jour :

*Descendre à la dérive à l'heure où les bambous,
Chargés d'oiseaux jaseurs et de claire rosée,
Bercent leur masse grêle au-dessus des remous,
Dans la tièdour de l'aube en robe d'épousée ;
Ruser avec le vent qui traîne avec dédain,
Prend des airs de tempête ou s'effondre soudain ;
Voir défiler hameaux, pagodes et cabanes
Dans le décor des riz, des vergers et des cannes ;
Muser le long des bords, s'arrêter à son gré,
Ou poursuivre, en chantant, vers un coin ignoré ;
Saluer à la nuit les floraisons d'étoiles ;
Le sampan au repos dans un coude abrité,
S'endormir sur le rouf, enroulé dans les voiles,
Au clapotis du flot faiblement agité ;*

Partir dès que le jour se penche à sa fenêtre ;
 Voguer vers du nouveau, n'avoir que soi pour maître ;
 Est-il métier plus gai, plus libre et mieux pourvu
 Pour l'homme aventureux qu'enchanter l'imprévu ?

.

Malheureusement, tout comme l'*Alternative*, ce livre est inégal. Il y a là nombre de pièces d'une inspiration trop aisée et d'une expression souvent trop prosaïque. Il est regrettable que, par une exécution visiblement hâtive, l'auteur ait laissé des mots sans relief et des images banales se glisser dans des poèmes qui ne manquent pas, au total, de valeur et d'intérêt.

*
 * *

Que dire du dernier poème — cantate, paraît-il ! — soumis à notre judiciaire ?

Un de nos confrères locaux, dans son numéro du 28 janvier dernier, l'a apprécié en ces termes :

« Le prince Arenô Iukanthor, ancien élève du lycée de Hanoi et jadis notre collaborateur, termine actuellement ses études à l'Université de Paris et vient de faire éditer par Figuière la *Cantate Angkoréenne*.

C'est une œuvre poétique d'une délicieuse fraîcheur et d'une savante originalité. L'auteur nous est présenté comme le premier asiatique écrivant en excellent français (1). Il convient de louer avec quelle subtilité il a su transposer en vers français les rythmes de la poésie cambodgienne. Son art est de tout premier plan et ses poèmes sont de pures chansons des plus agréables à l'oreille. Il y a lieu seulement de regretter que l'édition n'ait pas été plus soignée et que d'importantes coquilles égratignent, ici et là, le texte ».

De son côté, le poète Louis Marsolleau, critique pourtant averti et, d'ordinaire, mieux inspiré, a cru devoir, dans l'*Eclair* du 9 octobre dernier, consacrer à la *Cantate* les lignes que voici :

« Encore, écrit le poète des *Baisers Perdus*, encore que nos services de propagande littéraire soient, de l'aveu général, assez médiocrement organisés, les Lettres Françaises n'en font pas moins des prosélytes jusque dans les contrées les plus lointaines. Voici une œuvre signée Arenô Iukanthor et qui est d'un prince cambodgien, « page khmer, dit-il de lui-même, égaré dans Paris et dont la pensée solitaire et calme remonte vers l'antique splendeur oubliée des Angkor ! »

Ce poème qu'illustrent de beaux bois de Jean Selz s'intitule, en effet, la *Cantate Angkoréenne*. Loti s'en fût délecté. Il est moderniste de forme et millénaire d'inspiration, à la fois exotique et très adapté.

Il faut avoir vu l'auteur, sa fine silhouette de statuette bronzée, aux yeux sombres dévorant le mince visage passionné, pour se convaincre que ces vers ne sont pas d'un disciple de Mallarmé, de qui le français serait la langue maternelle.

(1) Et Pétrus-Ky, et Nguyễn-van-Xiêm, et Vinh et Pham-Quynh ? Tant d'autres encore !..

torturée, toutefois, comme il convient, à la manière du Maître hermétique. Lisez ceci où Arenô Iukanthor montre les étrangers, les touristes visitant les ruines augustes du vieux temple, sans crainte d'éveiller la Déesse endormie.

*En leurs talons de cuir sur les dalles moussues,
barbares ignorants jusques en leurs offenses
écraseront l'offrande aux pieds de vos statues
couvertes de poussière et de cendres d'encens.*

*Ils chercheront en vain les calmes enivrances
trop subtiles pour eux qui ne savent qu'agir,
et ne comprendront point quelle divine essence
animait le cœur khmer qui sut l'art de bâtir.*

*Et moi, pèlerin éperdu passionné,
joignant mes mains défaillantes de foi première,
je viendrai, quelque jour, au temple profané,
offrir, comme autrefois, guidé par la lumière,*

*l'aromate et l'or vierge et les fleurs et les fruits,
et les padmas sacrés et le suc des abeilles,
et le vin de palmier, à vos autels détruits,
de blanc drapé comme en ce jadis de merveille.*

N'est-ce pas, sur cette lyre d'Extrême-Orient, toute la symphonie des métriques et des techniques nouvelles, et un peu de la musique des *Stances* chères au cœur de Paul Souday ? le français, enfin, tel qu'on le chante aujourd'hui quand on veut se mettre à la dernière mode des Muses ? Et songez que cela est purement indochinois ».

Non, mon cher confrère, au risque de vous contrister, je dois écrire ici que cela n'a rien de spécifiquement indochinois. L'auteur, élevé dans nos établissements scolaires, a beaucoup lu, sans aucun doute, nos poètes décadents et a copié leur manière. D'où cette ressemblance, qui si fort vous étonne, de ses élucubrations avec les œuvres des Maîtres hermétiques que vous citez. Simplement.

Il nous est, malgré tout, impossible de situer la *Cantate* (puisque *Cantate* il y a) à côté de *l'Après-midi d'un Faune*, et les « calmes enivrances » ne sauraient nous faire oublier les splendeurs des « purs ongles très haut dédiant leur onyx ».

Certes, le morceau que l'on vient de lire est à peu près sortable et l'on a écrit choses plus ahurissantes. Mais que dire des autres parties du poème ? Laissez-moi vous en citer au hasard quelques vers :

*le cortège royal entre sous le porche
D'Angkor-le-Merveilleux retenti de vivats*

Et ce regard languissant que ne dit point l'histoire

Où le fauve indompté crispant sa morne hure

Et la pierre, témoin du vestige, décroule. . .

.
Je reviendrai, de blanc vêtu, chargé de fleurs,
A l'autel blasphémé essorer ma douleur.

.
Quand l'âme s'élargit, au printemps primordial

.
Parlez, confiez-vous ; — quelquefois, un mot juste
exprime les piquants de nos tourments palustres
invisibles du lac au cœur endolori. . .

.
Dans l'accidentelle modalité du surcroît éventuel !
.

Etc. . . etc. . . Je vous fais grâce du reste. Il est visible que de telles divagations, fussent-elles rythmées (et elles ne le sont pas toujours) ont pour but unique « d'épater le bourgeois » par une réédition mal déguisée des fameuses *Déliquescentes* d'Adoré Floupette. Nous ne saurions, aux *Pages*, par de complaisants éloges, ou même simplement par le silence, nous faire complices d'une telle mystification. L'auteur de la *Cantate* continue, paraît-il, ses études. Il a infiniment raison.

René CRAYSSAC

Mémento. — Livres reçus : *Le Tombeau de Gia-Long* (poèmes) par Charles Patris (Edition du Bulletin des Amis du Vieux Hué, I. D. E. O, Hanoi) ; — *Les Pierres, les Eaux et les Gestes d'Angkor* par Alfred Meynard (I. D. E. O.) ; — *La Muse Pérégrine* par Marcel Achard (E. H. Guitard, éditeur. Toulouse, 7 rue Ozanne) ; — *Folie Exotique* (en brousse Sédang) par Cl. Chivas-Baron (Flammarion, éditeur).

R. C.